

## **DÉBAT - CORPS POLITIQUE (suite et fin)**

### **Jean-Michel Gourden**

Nous, on fabrique de la durée avec de l'éphémère, ce que fait très peu l'école, qui s'érige de plus en plus à faire dans les fondamentaux : lire, écrire, compter, avec une vertu professionnalisante ou qualifiante. Nous, on part du principe que c'est indispensable certes, mais insuffisant pour former un homme ou une femme dans cette société et qu'il lui manque singulièrement de l'émotion, de la curiosité, de l'esprit critique.

C'est donc autour de ces questions-là que l'on fait des propositions de constructions de projets. Ils ne sont pas figés, mais, en revanche, on pose un certain nombre de grandes thématiques, des questionnements qui nous semblent indispensables à aborder avec les jeunes de ce département (la Seine St Denis). (Il s'agit de ce département, car il se trouve que le financement est départemental, mais cela pourrait bien être national).

On élabore ensuite ces projets avec les enseignants ; l'an dernier le projet s'appelait « ce corps qui nous parle ». La question était de partir de présupposés admis à l'intérieur de l'école auprès des jeunes, qu'il y a quelque chose de très novateur dans ce mouvement hip hop. L'idée était de cheminer l'année durant en montrant que c'était bien de trouver cela novateur, mais montrer aussi qu'on n'est jamais que des héritiers, et d'aider donc ces six classes à se positionner quelque part, à se sentir partie prenante d'un mouvement qui remonte à loin, et pas seulement au mouvement hip hop.

Pour se faire, on a travaillé avec le musée Rodin, le Centre National de la Danse, celui des arts du cirque pour que, d'une part, il y ait une familiarité avec ce que peut être un corps et la représentation du corps (Rodin), et, d'autre part, avec ce que peut être le travail du corps (les arts circassiens), comment est-ce qu'on l'éduque, comment il faut le discipliner. On a cheminé également avec les danseurs...

Le principe fondateur, proposé à toutes les classes du département, c'est de passer en marge des programmes et de fabriquer de l'émotion pour favoriser ce qu'on pourrait appeler de la réussite scolaire ou du moins individuelle. L'idée dont nous sommes convaincus est qu'il nous faut passer par l'émotion pour pouvoir décrire la réalité.

Tous les propos que j'ai entendus ici sont des propos que j'ai envie d'offrir aux classes avec lesquelles on travaille.

On le sait, le savoir n'est pas forcément figé, il est porteur. En Seine-Saint-Denis, on a un territoire métissé, divers, parfois très compliqué, et lui opposer, dans le cadre contraint de l'école, quelque chose d'un peu ouvert, des appréciations différentes, voire divergentes, c'est favoriser qu'il puisse exister, au sein de l'institution scolaire, une parole différente et que les gamins, eux, puissent aussi en être porteurs.

J'ai noté une phrase : « Que faire à présent de l'audace de la jeunesse, de nos jours ? ». Cette phrase-là, je l'ai volée dans le livre d'Arlette Farge... Elle est de 1785, c'est un libraire qui a dit cela... C'est le travail que je fais.

### **Anne Quentin**

Pourquoi avez-vous fait le choix de faire intervenir des artistes dans vos projets ?

### **Jean-Michel Gourden**

Probablement à cause de l'importance du rapport qu'il y a entre la fiction et la réalité. Les artistes sont en capacité d'interpréter le monde et d'en proposer une représentation. Ils font des choix de sujets, d'émotion et c'est ce qu'ils présentent. Face à ces émotions-là, chacun est en droit, y compris quand on est en 6<sup>e</sup>, de laisser accoucher ses propres émotions. » J'aime ou j'aime pas », ce n'est pas forcément ce qu'on a le droit de dire dans un cours de mathématiques, alors que c'est possible de le dire face à un spectacle de danse... Les artistes

sont capables de nous autoriser à cela, contrairement aux politiques et, avec cela, on a bien du mal à fabriquer de la démocratie. Les artistes, eux, sont ouverts à la critique, à la reconnaissance qui passe par un esprit critique et l'émotion de ceux qui ont regardé ou vu.

### **Anne Quentin**

Quand je vous écoute, on a l'impression que vous introduisez le loup dans la bergerie, ou, à l'inverse, l'agneau dans la « louverie »... Comment êtes-vous accueilli par le corps enseignant ?

### **Jean-Michel Gourden**

Curieusement, plutôt bien. On pilote à l'année cent cinquante projets et les enseignants s'aperçoivent qu'en passant par l'individuel, on arrive à fabriquer du collectif. La cohésion du groupe qui finit par s'accepter lui-même, et, à l'intérieur du groupe, la capacité pour chacun de mettre en avant, sans être moqué, jamais, ses propres différences, fabriquer une écoute et une capacité d'acceptation de l'ensemble du groupe.

### **Anne Quentin**

Vous avez mené ce projet avec des enfants de 6<sup>e</sup> et de 4<sup>e</sup> ; c'est un moment dans la préadolescence où le corps, parfois, peine à affirmer sa propre différence par rapport à d'autres corps. Est-ce que c'est plus difficile ou est-ce que, sciemment, vous avez voulu travailler avec des enfants très jeunes à cause de cela ?

### **Jean-Michel Gourden**

Ce qui est difficile, à travers l'institution scolaire, c'est de se donner du temps, de faire comprendre aux enseignants que ce n'est pas le pouvoir qu'on cherche, mais juste un peu de temps pour faire des choses.

Ce n'est pas une question d'âge des élèves, car nous-mêmes et les artistes avec lesquels nous travaillons sont en capacité d'adapter leur propos en fonction du public. Une émotion, c'est très éphémère, c'est pourquoi je parlais de la durée.

Pour cela on impose, sinon on ne fait pas, de commencer à construire un projet en novembre et de le poursuivre avec la classe jusqu'au mois de juin. On a la coquetterie de l'appeler parcours, ce qui laisse supposer qu'il y a plusieurs stations et c'est une manière aussi d'imposer qu'il va se passer plein de choses. Quand on emmène une classe voir un spectacle c'est à la condition que la vision de ce spectacle soit inscrite dans un processus de compréhension et de réflexion de pourquoi on va voir un spectacle. Il nous faut montrer que s'il y a de l'émotion, il y a aussi du travail, et qu'artiste, c'est aussi un métier. C'est une manière de démystifier un certain nombre de choses et de montrer qu'à l'intérieur de ce territoire et au-delà tout cela est possible, dans le temps. Cela leur permet aussi de découvrir qu'il y a des lieux, comme celui des rencontres de la Villette.

## **DÉBAT**

### **Anne Quentin**

Il y a un ici un groupe qui est parti à Macaé suivre le travail de Paolo. Pourriez-vous nous dire un mot de la manière dont cette expérience a été vécue ?

### **Une jeune fille**

On a monté un projet pour faire un échange culturel avec le Ciem de Macaé. On a pu réaliser ce voyage grâce à des fêtes de quartier. On est parti, en août dernier, deux semaines à Macaé dans leur école ; on a participé aux cours avec les jeunes. J'ai fait un Battle avec des Brésiliens ; on a fait un festival, à la fin. On a aussi le projet de faire venir des jeunes

Brésiliens en France et, pour contribuer au coût du voyage, on a monté un film sur notre voyage là-bas.

### **Anne Quentin**

Que vous a apporté cet échange avec les hip hoppers Brésiliens ?

### **Une jeune fille**

On a appris la différence de culture et la différence dans le style de danse et la raison différente pour laquelle ils dansent. Je ne sais pas trop comment expliquer... Paolo, lui, il explique bien...

### **Un Monsieur, prof de gym**

Je trouve que le titre était un peu audacieux, dans la mesure où il impliquait presque la mise en œuvre du dualisme qui a eu lieu en permanence d'ailleurs dans les différents témoignages, je veux dire cette tentation permanente de diviser le corps de l'esprit. Notre « théâtral » n'y échappe pas, puisque, quand il parle de la parole, il dit « c'est mon corps ». C'est son corps et son cerveau, évidemment. Les deux sont toujours en interrelation, et donc, parler du corps « comme ça », c'est vrai que c'est presque un piège.

Étant prof d'éducation physique, je me rends compte que l'utilisation de son corps dans des registres différents et complexes implique inévitablement que le cerveau soit d'une grande activité dans ce défoulement du corps.

Je voulais faire une autre remarque sur l'idée de la domestication du corps et de la performance, comme si la performance était un vilain mot. Un danseur hip hop réalise des performances ; la question est de savoir au service de quoi. Est-ce de l'esthétisme ou est-ce pour le libérer, lui donner un langage qui ne soit pas conventionnel et qui permet d'entrer dans des registres nouveaux ? Les mots, en eux-mêmes, ne sont pas porteurs que de valeur négative ; ce qui a été dit par « notre historienne », avec la vigilance qu'elle met sur les mots, nous incitent à avoir ces précautions.

Pourquoi ce titre « corps politique » ? Est-ce que ça voudrait dire que la parole n'y suffit plus et que donc il faudrait que le corps s'engage, lui aussi pour porter ce message-là ?

### **Jean-Michel Gourden**

La performance, le corps et la politique : 16 octobre 1968, Tommy Smith, champion du monde du 200 mètres, meilleur performeur, 24 ans, un corps d'athlète... Qu'est-ce qu'il fait avec cette performance ? Il lève le poing pour dénoncer l'apartheid aux Etats-Unis. Lisez le bouquin de Pierre-Louis Bass « Dix neuf secondes, quatre-vingt trois centièmes », dans lequel il raconte que Tommy Smith s'entraîne depuis dix ans pour gagner les Jeux Olympiques pour faire ça.

### **Arlette Farge**

Je crois que le monsieur s'adressait à Yann Allegret, en partie...

Pour ce qui est du titre du débat, quand on dit corps politique, cela veut dire que rien n'échappe aux politiques. Que ça soit au XIXe ou dans n'importe quelle usine de chez Renault, ce corps est forcément pris par la politique et il va répondre, soit en faisant grève, soit par des gestes ; c'est en ce sens-là qu'il a cette inventivité pour faire de son corps une forme d'expression... Moi non plus je ne sépare pas le corps de l'esprit...

Dans ce que vous avez dit tout à l'heure, Yan, il y a juste une chose qui m'a étonné, c'est par rapport au type qui s'est ouvert les veines... Je ne sais pas si vous trouviez ça bien ou pas, mais moi, c'est le genre de truc qui m'énerve. Il y a tant de gens qui s'évanouissent dans la rue, parce que la vie est horrible...

### **Anne Quentin**

...Je voudrais juste rappeler qu'il parlait d'un courant de performances, je pense qu'il parlait des actionnistes viennois dans les années 70...

### **Arlette Farge**

...Oui, mais quand même, on peut interroger ça... Ce n'est pas lui que je mets en cause...

### **Une jeune fille**

Je voulais compléter ce qu'a dit ma camarade au sujet du Brésil ; on a pu participer aussi à une danse avec les handicapés physiques et mentaux et se rendre compte que, là-bas, ils ne sont pas rejetés comme ici et c'était formidable... Nous, ici, que l'on aille au cours ou pas, on ne sera pas forcément dans la rue, alors que, là-bas, cette école les empêche d'être à la rue, de se droguer...

### **Paolo Azevedo**

Je vous remercie ; c'est toujours gratifiant de vous entendre parler de ces moments et je suis un peu nostalgique... Depuis que je suis devenu père de famille, je suis devenu très sentimental et, comme je ne suis pas chez moi, je préfère vous entendre davantage... Je salue le monsieur qui vient de parler ; ma première formation était aussi professeur d'éducation physique... Tout le monde a un peu peur de poser les questions comme vous l'avez fait.

Michel Foucault disait qu'il n'y a pas de savoir neutre, que tout savoir est politique. La question est de savoir dans quelle mesure le hip hop est en train de sélectionner de nouveaux modèles corporels ou alors de construire de nouveaux langages, de nouveaux corps pour questionner les structures politiques. Le hip hop se place dans une zone fragile, soit comme une proposition de paix pour les classes défavorisées, ou alors il se place dans les structures néolibérales de construction de nouveaux modèles. On vit dans une mémoire du mal. De quelle manière les artistes peuvent-ils construire des réponses pour agir sur le monde dans lequel on vit ? L'artiste militant ne se pose même pas la question de savoir s'il aime ou pas, mais il sent le besoin de travailler sur ce thème, qu'il faut le faire.

Par exemple, le premier travail que nous avons fait sur ce thème s'appelle Raïo X, à propos d'un grand massacre qui a eu lieu dans une prison. On a fait un atelier qui a duré six heures pendant lesquelles tous sont restés assis comme s'ils ressentaient une forte pression psychologique pour que le corps puisse ressentir la tension. Après six heures, quand ils ont pensé que le travail était fini, c'est là qu'a commencé le travail chorégraphique. L'angoisse qui a été créée par cette pression, à partir de ce matériel psychologique, leur a donné la possibilité de démarrer le processus de création.

Le corps parfait ne m'intéresse pas, je travaille sur une autre notion, celle de stimuler ce corps pour en connaître les capacités de production. Cela ne m'intéresse pas de savoir comment « B.boy » (?) va mettre son « freeze » (?) debout, mais qu'est-ce qu'il va se passer quand il va tomber par terre...

### **Farid Berki**

Moi ce qui m'intéresse, c'est celui qui rate tout le temps, qui n'arrive jamais à faire un truc...

### **Younès**

Je suis animateur à la ville de Belfort, et j'accompagne une Cie de danse aux Rencontres de la Villette. J'ai été très sensible au passage entre la brutalité et la violence. Je me posais la question du rythme entre la politique et le corps, en me demandant comment ça se passe pour amener les gens... On sent qu'il y a une urgence, pas seulement au Brésil mais aussi en

France, comme l'association qui intervient dans les écoles avec les artistes pour sensibiliser les jeunes... Comment est-ce que l'art, discipline qui demande beaucoup de temps et de travail, peut être avec la politique qui est un processus très long ? Comment, à l'intérieur du thème « politique et corps », à quel rythme faudrait-il être pour que l'urgence que l'on ressent ne soit pas qu'un témoignage, un constat, mais puisse prévenir un peu plus en proposant des solutions ?

### **Jean-Michel Gourden**

Une réponse ? C'est impossible. On ne peut pas vous dire comment faire pour que ça aille mieux, on ne sait pas, mais il me semble que tous ici, les artistes, produisent des spectacles, ils réfléchissent... Chacun, de là où il est, essaye de faire bouger les choses ; tout ça c'est du travail à l'œuvre pour faire en sorte qu'il se passe quelque chose. Ce n'est pas le rôle d'un artiste de trouver une solution, mais par ce qu'ils sont en train de faire, ils produisent de la réflexion.

### **Farid Berki**

Tout va bien dans le mode dans lequel on est. Pourquoi faire de la politique ? Pourquoi vouloir que le monde change puisqu'on a tellement pris l'habitude d'obéir et d'accepter... Je le fais exprès, parce qu'on est censé parler politique, alors allons-y ! Un peu de tension... C'est important.

### **Yan Allegret**

Moi j'aurais tendance à rejoindre Farid et de se dire que finalement, par rapport à cette histoire du combat, le combat social, le combat de la recherche de soi-même aussi... Dans l'expérience que j'ai eue, que ce soit celle d'un boxeur, ou sur le plateau, c'est la même chose, pour moi, c'est la recherche de soi-même... Il y a une phrase qui me revient, même si elle est un peu provocante, elle correspond au chemin que j'ai fait ; elle dit : « il n'y a jamais eu de guerre, mais on ne le savait pas ». C'est toute une vie pour découvrir cette évidence-là.

### **Anne Quentin**

Je vous laisse méditer cette phrase...

### **Céline Boyeau**

C'est pour rebondir par rapport au rythme qu'il faut avoir... L'urgence d'agir, on l'a toujours senti, il faut bouger ; le mouvement et le corps sont très liés, le corps et l'esprit, il y a des gens qui en sont bien convaincus.

Madame l'historienne m'a beaucoup touché par cette notion de corps et de peuple ; je pense que le peuple s'est toujours servi de son corps pour exprimer sa joie, sa tristesse, il a toujours dérogé aux codes en utilisant son corps, par des modes, la manière de se montrer, dans la rue. Farid a dit que le hip hop, au démarrage, c'était la rue ; petit à petit on a intégré, comme le disait Yan, un espace « au-dessus » qui était la scène. Comment faire ? Faire en sorte que des spectacles soient vus, que des gens soient dans l'engagement politique ou juste dans l'expression du corps, faire des relais, comme Monsieur l'a fait dans son association, pour développer l'esprit critique des plus jeunes et surtout leur faire confiance. Chaque être humain s'adapte à son époque; si les jeunes ont la chance d'être emmené par ce mouvement, comme le hip hop, eh bien, ils l'utilisent.

Vous aviez posé, Madame, la question de savoir s'il y avait une différence entre le mouvement des gens pauvres ou celui des plus nantis, s'il y a une différence dans les corps ? Moi j'ai vu beaucoup d'écoles et dans celles qu'on dit « en difficultés », vraiment, les enfants bougent

beaucoup... Oui je pense que le peuple a une grande capacité à utiliser son corps et à s'opposer...

### **Arlette Farge**

L'urgence, je la sens très forte, et ma seule petite dose d'optimisme, c'est de me dire que beaucoup, individuellement, ressentent cette urgence et se mettent un point d'interrogation sur la tête en cherchant que faire, où aller, que la politique va mal et que faire ?... Cette oralité-là c'est déjà très important, car c'est la communication de ceux qui n'ont pas autre chose... Cette urgence, à force de la voir comme une vague, elle peut devenir quelque chose de l'ordre d'une nécessité, quelque chose qui va se cristalliser... C'est ce que j'attends de tout mon corps, pour ne pas dire de tout mon cœur.

En plus, moi, je veux bien me chercher moi-même, mais c'est fatigant... Ce que je cherche plus ce sont les autres, vous, nous, et j'aimerais bien vous trouver, un peu, aujourd'hui... C'est pour cela que j'aime l'histoire... Eux, ils ne râlent pas, ils sont morts ceux sur qui je travaille, et, en même temps, c'est nous, et j'aime beaucoup cette rencontre avec ce « Nous ».

### **Farid Berki**

C'est vrai qu'on n'a pas répondu à ta question... J'ai fait un peu de provocation tout à l'heure pour dire qu'il n'y a pas d'urgence... Sérieusement, il n'y en a pas. Par contre il y a une nécessité grave aujourd'hui, pour beaucoup de monde, d'être acteur d'un monde plutôt que victime. Nécessité pour beaucoup à voir un monde plus équilibré, moins injuste, moins brutal, un monde qui accepte la différence, qui partage... Ce n'est même pas un monde d'ailleurs ; il y a une nécessité pour bon nombre de citoyens de chercher à identifier non seulement les causes de leur malheur au quotidien, mais à identifier non pas le mal, mais le pouvoir. C'est-à-dire l'être humain ou la société ou la multinationale, le conseil d'administration ou le chorégraphe, à identifier la personne brutale et qui renforce l'injustice. Il y a des nécessités, évidemment.

Moi, j'ai un peu d'utopie, je rêve un peu... Il y a un jour pour la misère, un jour pour les injustices sociales, pour les femmes, les morts... Faisons au moins une année pour quelque chose de plus global déjà, et l'on sera peut-être un peu plus souvent ensemble.

### **Une jeune femme**

Je voulais remercier Arlette Farge d'avoir fait la différence entre besoin et désir et qu'est-ce qu'il en est dans le hip hop ? On a surtout parlé de résistance, la violence, le rapport à l'autre... Si le hip hop est une culture qui est née dans les milieux populaires, qu'est-ce qu'on peut formuler dans cette danse comme utopie, qu'est-ce qu'on veut ? On résiste d'abord, vu le contexte actuel, on décrypte les mécanismes, mais on a aussi envie d'inventer quelque chose d'autre, de faire des propositions, de rêver un autre monde... La pièce brésilienne, « la peur », ça m'interpelle parce que s'arrêter aux peurs, je trouve ça insuffisant. On a peur, on dénonce, on comprend, mais on veut rêver aussi d'autre chose. Le peu de hip hop que j'ai vu, j'aimerais qu'il raconte aussi les désirs, si on peut faire là le lien entre corps art et politique.

### **Farid Berki**

Quel désir ? C'est des trucs intimes ça... Ça nécessite de partager, désir collectif... Déjà désir d'avoir des espaces collectifs, ré occuper des espaces publics. Par exemple, la Villette existe depuis plus de dix ans, et comme pour plein d'autres festivals, évènements, il y a nécessité aujourd'hui de se battre pour maintenir des espaces publics, des espaces où les gens échangent leurs rêves, leurs préoccupations, ... Je ne le dis pas comme une attaque par rapport à l'organisation de la Villette... Un désir pour moi serait de retrouver, parce que je

pense qu'il y a des choses qui se sont un peu perdues, des espaces d'échange entre des pratiquants.

Se battre pour qu'il y ait des espaces publics et pas l'envahissement de la sphère privée, ou de l'espace où aucun dialogue n'est possible.

### **La jeune fille**

Pourquoi le hip hop ne le raconte pas ?

### **Farid Berki**

Je ne sais pas, je ne suis pas le garant du hip hop ... C'est cette diversité cette singularité qui fait la richesse du hip hop. Maintenant, pourquoi devrions-nous être les gardiens du temple ? Je dis ça en boutade, mais aujourd'hui il y a des gens qui ont envie de faire changer des choses ; moi j'ai des préoccupations personnelles sur le monde, la terre et comment il va mal, mes voisins, les sans-papiers, les exilés, l'absence de richesse du milieu dans lequel je vis, et la fatalité dans laquelle on est...

### **La jeune fille**

... On va faire tout pour qu'il aille mieux...

### **Farid Berki**

... C'est bien, tu es profondément optimiste ! Dans notre travail, parfois, il y a nécessité à travailler sur du désir, qui n'est pas spécialement politique, et il y a parfois des nécessités impérieuses de travailler sur tel spectacle, et là, je me fous de la forme et du rendu.

### **Paolo Azevedo**

Il y a d'abord les compromis du chorégraphe de montrer comment il va montrer sur scène un corps parfait ou non-parfait. Par rapport aux handicapés, dont parlait tout à l'heure la jeune fille qui est venue chez nous, il s'agit de la construction d'un regard qui incluerait la personne qui a des handicaps de pouvoir produire des mouvements et de ne pas construire des regards d'exclusion, sur scène. J'essaye de construire une danse qui s'adapte au corps et non un corps qui doit arriver vers une danse, ce qui serait une reproduction impérialiste énorme.

À propos de la question du hip hop et de ce que Farid a dit concernant les espaces publics, imaginons ensemble quelque chose. Un des jeunes qui appartient au projet fait partie d'une classe défavorisée et il est très actif dans le centre. Il a quatorze ans, est passionné du travail qu'on mène et son rêve est de faire partie de la Cie Membros. Il habite chez ses parents et fait des petits boulots pour aider à la vie familiale, mais comme il n'y a pas de subventions pour les ateliers, il se retrouve sans aucune ressource. Un jour, sa mère lui dit qu'il ne peut pas continuer comme cela à danser le hip hop qui ne rapporte pas d'argent. Il lui répond qu'elle n'a pas de souci à se faire et qu'il peut à côté travailler dans le trafic ; sa mère lui répondit alors qu'il pouvait continuer dans le hip hop.

Ce que je veux dire c'est que le hip hop ne peut pas être une politique du gouvernement. Le hip hop fait partie d'une structure sociale et ne peut pas appartenir à un parti, ni de droite ni de gauche, sinon il ne va pas être un mouvement, il va être un parti.

### **Farid Berki**

Oui, le hip hop n'est pas un parti politique, mais il est éminemment politique.